

*Aurochs*

Le destin solitaire est un taureau buté  
 qui s'obstine à foncer sur un drap disparu,  
 un étendard de sang comme un amour perdu,  
 dans l'arène déserte aux pierres brûlées.

Sous le blanc soleil d'août agressif et muet,  
 une charge inutile attire l'attention  
 d'un volatile idiot qui tournoie tout au fond  
 du ciel, où jadis les toreros régnaient.

L'aride paysage où gît l'amphithéâtre  
 est peuplé de lézards, de rats, et de serpents.  
 Les hommes sont partis il y a bien longtemps,

assagis, adoucis par la grande marâtre  
 qui tire les fils blancs du monde d'aujourd'hui ;  
 pendant qu'un fier aurochs se bat sans ennemi.

*Cercueil*

Qu'il est doux de laisser son esprit divaguer  
 parmi les sons tranchants d'une langue inconnue.  
 Sur la terrasse d'un monde cicatrisé,  
 une muette crie : ses paroles sont crues,

elle a tant à nous dire avec ses moulinets...  
 Dans le tout petit vent du matin qui s'achève  
 (c'est la fin de l'été, le Soleil est discret),  
 un couple très âgé, très beau, très digne, rêve...

J'ai toujours mal au cœur même au fin fond  
 du monde...  
 Dès l'Aube j'ai déjà pensé cent fois à toi,  
 à toi, mais tant d'autres, d'autres encore, blondes,

noires, de tétons, d'œil, de peau, d'âme, ma foi...  
 Qu'il est riche et brillant le trésor de mes deuils,  
 et comme il pèse lourd cet énorme cercueil !

*Vérité*

Aussi lourde que le mois d'Août la Vérité  
 Danseuse obèse et poussive tente ses pointes  
 Elle suffoque comme l'Alsace en Été  
 Et de son corps rosi de sourdes vapeurs suintent

Il n'y a rien qu'un ballet de rondes bancales  
 Une bourrée de bourrelets suant d'espoir  
 D'où charrie le jus rance issu des germinales  
 Confusions des airs du temps et des boudoirs

La Vérité, chaconne de voix égrillardes  
 Bruyant banquet folâtre aux ventres ballonnés  
 Visages noirs et plats aux absences de nez

Klaxons romains aux ricanantes et paillardes  
 Combien de fous cherchent encore le reflet  
 Où voir tes traits en marmelade un peu moins laids ?

*Plaie*

La plaie, vieux nid de cafards agités ne cesse  
 de vivre, de saigner, de suinter de couleurs  
 sombres et ambrées d'or, renouvelées sans cesse,  
 comme des vers luisants rendus fous de chaleur.

Oh, j'aurai bu toutes les bières nécessaires,  
 les vins ! Fumé tout le tabac de l'Allemagne !  
 Et des nouveaux Dieux, pilules de Sancerre,  
 j'aurai finalement visité le doux bain.

Alors le monde composé de particules  
 de Printemps, sert des vents jusqu'alors inconnus :  
 dans un tableau de verre éclatant en obus

de mistraux menaçants, ils portent les pustules  
 de la peste et des vastes déserts à venir.  
 Finiras-tu, mon Amour, enfin par périr ?